

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC.

VI. — L'ESPION.

Huit jours après ces événements, un étranger pauvrement vêtu et portant sur son épaule un bâton au bout duquel pendant un paquet de hardes vint frapper un soir à la porte de la petite

tance avait permis à l'inconnu de reconnaître qu'il était arrivé devant la maison du père Joseph, terme de son voyage.

Un premier coup discret frappé à la porte de l'auberge étant demeuré sans résultat, il saisit son bâton et heurta les petits carreaux verdâtres d'une fenêtre peu élevée.



Et le père Joseph, tendant la main au nouveau venu, éleva en même temps sa lanterne pour voir le visage de son ami.

auberge que le père Joseph tenait dans le village de l'Ange-Gardien, situé au nord de Québec et où se trouvait le quartier général des troupes anglaises.

La nuit était sombre, aucun scintillement d'étoiles ne piquait la voûte du ciel.

Grâce à cette obscurité profonde, l'étranger avait pu pénétrer dans le village encombré de troupes anglaises et se glisser le long des murailles sans éveiller l'attention des sentinelles.

Arrivé sur la place de l'église, il avait paru hésiter un instant sur la direction qu'il devait suivre.

Mais le vent qui soufflait avec force ayant fait crier sur sa tringle de fer rouillé l'enseigne de la petite auberge, cette circonstance

Au bout de quelques minutes, il entendit un grincement, et la fenêtre s'entr'ouvrit.

— L'auberge est fermée, dit alors une voix rude ; vous reviendrez demain matin, je n'ai plus ni vin ni eau-de-vie...

— Père Joseph, écoutez-moi ; un seul mot... dit l'étranger.

— Que voulez-vous ?

— Ne pouvez-vous me donner l'hospitalité pour la nuit ?

— Mon auberge est pleine d'Anglais... — Et l'aubergiste grommela quelques mots que l'inconnu ne put entendre, mais qui, d'après le ton dont ils étaient prononcés, ne ressemblaient guère à une bénédiction. — Je ne puis vous recevoir.

— Comment, père Joseph, vous ne me reconnaissez pas ?

— Et ! la nuit est si noire qu'une chatte ne verrait pas ses petits. Venez demain matin, nous renouons connaissance... Bonsoir !

Et la fenêtre grinça de nouveau sur ses gonds.

L'inconnu, qui était tenace, introduisit son bâton entre les deux battants et paralysa les efforts que l'aubergiste faisait pour la fermer.

— Jour de Dieu ! s'écria le père Joseph en haussant le ton... Voulez-vous, oui ou non, me laisser dormir en paix ?

— Non, mon brave Joseph, répliqua l'étranger avec bonne humeur ; je suis sûr que tu ne dormirais pas en paix si tu savais que, grâce à ton obstination, ton ami Jacques Borel passe la nuit sur la place de l'église, à la belle étoile.

— Jacques Borel ! fit l'aubergiste ; que ne le disais-tu tout de suite ? Chut ! ne fais pas de bruit, pour ne pas réveiller ces coquins en habit rouge. Je vais t'ouvrir et tu coucheras dans ma chambre.

Quelques instants après, la porte de l'auberge s'ouvrit et l'homme qui avait pris le nom de Jacques Borel voyait devant lui l'aubergiste enveloppé d'une sorte de long manteau de laine brune sous lequel il dissimulait une petite lanterne.

— Attention ! dit-il tout bas à l'oreille de l'étranger ; cette salle basse est remplie de soldats... entends-tu comme ils ronflent, les gueux ? Prends garde de marcher sur eux et de les réveiller.

Et avec mille précautions le père Joseph et son hôte ayant franchi les grands corps étendus sur la terre battue de la salle atteignirent un petit escalier en bois qu'ils montèrent doucement.

Arrivé à l'étage supérieur, l'aubergiste fit entrer Jacques Borel dans une petite chambre carrée, meublée d'un lit et d'une table ; au fond, on apercevait les carreaux verdâtres de la petite fenêtre à travers laquelle les deux hommes avaient parlementé quelques instants auparavant.

Après avoir soigneusement fermé la porte à double tour, le père Joseph revint vers son hôte en disant :

— Figure-toi, mon brave Jacques, que j'ai la tête tellement perdue depuis que les habits rouges sont dans notre pauvre village, que je n'avais pas reconnu ta voix... Ainsi, tu viens de là-bas ?... Tu t'es toujours bien porté ?...

Et le père Joseph, tendant la main au nouveau venu, éleva en même temps sa lanterne pour voir le visage de son ami :

— Grand Dieu !... s'écria-t-il en laissant tomber sa lanterne sur la table, tu n'es pas Jacques Borel !... Mais qui es-tu donc ?... que viens-tu faire ici ?... Pourquoi as-tu pris le nom du soldat de M. de Frontenac, mon ancien camarade ?... Parle, réponds, ou sinon...

Il allongea en même temps sa main robuste vers un couteau grand ouvert sur la table.

Sans répondre, l'étranger rejeta le manteau rapiécé qui couvrait ses épaules, puis, prenant un escabeau de bois sur lequel ils s'assit et appuyant son coude sur la table :

— M. de Frontenac m'a dit que je pouvais compter sur vous, fit-il en attachant un clair regard sur le visage du vieil aubergiste ; il m'a dit qu'au temps où il commandait un bataillon du régiment de la Reine il n'avait pas de meilleur soldat que vous et que si vos blessures ne vous avaient contraint à prendre cette auberge, vous seriez en ce moment aux premiers avant-postes, prêt à faire le coup de feu contre les Anglais.

— Ça, c'est vrai ! s'écria le vieux brave dont le visage bronzé s'anima... mais...

— Écoutez-moi. Sachant que je devais arriver ici pendant

la nuit pour éviter les sentinelles anglaises, M. de Frontenac m'a conseillé de vous demander l'hospitalité et de prendre le nom de son soldat Jacques Borel, votre ancien camarade, afin que vous me fussiez entré chez vous sans difficulté... Mais je vous ai trompé, je suis officier sous les ordres de M. de Montcalm, je me nomme le marquis d'Arramonde et il n'y a de réel dans tout ceci que ma présence chez vous et le service que je viens vous demander.

Cette déclaration si nette et si confiante amena une expression de profonde surprise sur la physionomie du vieux soldat.

— Un officier de Sa Majesté, dans ce village, au milieu des Anglais !... Ah ! monsieur... monsieur le marquis !...

— Pouvons-nous parler librement ici ? demanda d'Arramonde du même ton rapide et bas et sans s'inquiéter des exclamations d'étonnement de l'aubergiste.

— Ces murs ont deux pieds d'épaisseur et la porte est en chêne bardé de fer... Je me suis retiré exprès dans cette petite pièce, afin de pouvoir jurer tout mon soul contre les Anglais... et je vous réponds que je m'en donne du matin au soir.

— Bien.

Et tandis que l'aubergiste posait lestement sur la table une bouteille poudreuse, du pain et un reste de pâté qu'il avait été chercher dans un petit placard, et auxquels le gentilhomme béarnais s'empressa de faire honneur :

— Vous devinez ce que je viens de faire ici, n'est-ce pas ?... poursuivit Jean d'Arramonde. M. de Montcalm veut être reussigné sur les forces des Anglais qui ont débarqué sur cette côte... Vous avez entendu sans doute le bombardement de la ville ?

— Ah ! monsieur, dit l'aubergiste avec tristesse, quelle horrible chose !... Pendant la journée, c'est un roulement de tonnerre continu... et souvent, la nuit, je me réveille en sursaut, croyant toujours entendre ce maudit canon... Dites-moi... notre pauvre belle ville de Québec doit être ruinée ?

— Non ; la basse ville a beaucoup souffert... plus de douze cents maisons ont été détruites...

— Douze cents maisons, bon Dieu !

— Mais le reste tient bon ; et, aussi vrai que voici un excellent café, les Anglais n'entreront pas à Québec tant que M. de Montcalm et son armée garderont la ville.

— Ah ! M. de Montcalm ! quel homme ! quel soldat ! Si l'on n'était pas percé de blessures comme une vieille écumoire, comme on aimerait à aller là-bas, avec les camarades, tirer quelques cartouches en son honneur !

— Les Anglais n'auront jamais Québec de vive force, continua Jean d'Arramonde en reposant son verre sur la table... Mais notre général craint une ruse... Voyant que tous leurs efforts pour le faire sortir des retranchements sont inutiles, les Anglais peuvent avoir recours à quelque invention diabolique. Bref, je ne viens pas seulement compter le nombre des soldats, père Joseph ; je viens encore savoir quelles sont les intentions des officiers et quel est le plan de campagne du général Wolf.

Ces paroles débitées avec ce ton d'assurance et de hardiesse qui était particulier au gentilhomme béarnais mirent le comble à la stupefaction du digne aubergiste.

Il regarda d'Arramonde qui achevait tranquillement son frugal repas et se gratta la tête d'un air embarrassé, comme s'il se fût demandé si ce gentilhomme avait bien tout son bon sens.

— Dites-moi, fit Jean d'Arramonde en repoussant de la main l'assiette et la bouteille entièrement vides, pouvez-vous m'indiquer dans quelle maison du village sont logés le général Wolf et son état-major ?

— Ils ont pris logement chez un nommé Pierre Dargonno, maître forgeron.

— Bien ; connaissez-vous ce Pierre Dargonno ?

— Oui, certes.

— Est-ce un homme sûr ?

— J'en réponds comme de moi-même,

— Il faudra que vous trouviez un prétexte pour m'introduire chez lui, père Joseph. Une fois dans la place, je saurai bien me tirer d'affaire et remplir la mission que M. de Montcalm m'a confiée. — Mais, pour le moment, je meurs de fatigue et de sommeil : y a-t-il dans votre auberge un coin où je puisse reposer ?

— Mon Dieu ! monsieur le marquis, dit le bon aubergiste avec un peu d'embarras, je n'ai que cette chambre, et ce lit à vous offrir.

— Mais vous, père Joseph ?

— Oh ! moi, j'irai dans la grange où j'ai justement rentré du foin nouveau aujourd'hui. Je dormirai là comme un roi...

VII

RUSE DE GUERRE.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, Jean d'Arramonde, qui s'était jeté tout habillé sur le lit de l'aubergiste, fut réveillé par les cris et le tumulte qui venaient de la salle basse de l'auberge.

C'étaient les soldats anglais qui annonçaient leur réveil en demandant du pain et de l'eau-de-vie.

Au bout de quelques instants, la lourde porte de chêne tourna sur ses gonds et donna passage au père Joseph.

— Bonjour, monsieur le marquis, dit-il gaiement. Avez-vous bien dormi ?

— A merveille.

— Entendez-vous quel tapage ils font là-dessous, les gueux ?... Mais ça ne me regarde pas... J'ai dit à mes deux garçons de leur donner tout ce qu'ils demanderaient... et quand la cave sera vide il faudra bien qu'ils s'en aillent.

Puis, se rapprochant de d'Arramonde :

— Mon officier, dit-il, j'ai du nouveau à vous apprendre.

— Parle !

— J'ai vu Pierre Dargonno tout à l'heure.

— Bon !

— Le général anglais donne ce soir un dîner à ses officiers.

— Très-bien !... M'as-tu fait inviter, au moins ?

— Non pas, répliqua le père Joseph en riant, mais j'ai pensé...

— Quoi donc ?

— Mon Dieu !... dit l'aubergiste en hésitant, je ne sais si vous consentiriez...

— Eh ! tu me fais mourir avec tes lenteurs !... Tu as pensé, n'est-ce pas, qu'au moyen d'un déguisement je pourrais approcher de la table et écouter ce que diront les officiers anglais ?

— En effet... mais ce déguisement...

— Je l'accepte d'avance.

— Pourtant...

— Je l'accepte, te dis-je, et dussé-je leur présenter les plats ou leur verser à boire...

— Vous feriez cela, mon officier ?...

— Mon brave, dit Jean d'Arramonde avec force, tu sauras qu'il y a plusieurs manières de faire la guerre. Certes, il est beau

de combattre son ennemi face à face, en rase campagne, l'épée ou le fusil à la main ; mais s'il y a du courage à braver les balles qui sifflent autour de vous et à marcher au pas de charge au devant des baïonnettes, il y en a pas moins, sois-en sûr, à venir seul, sans armes, au milieu d'une armée nombreuse, pour arracher à l'âme qui fait mouvoir ce grand corps le secret de ses pensées et de ses intentions... Je viens de faire la guerre avec les sauvages et j'ai appris d'eux que lorsqu'on est le plus faible il faut avoir recours à la ruse... N'est-ce pas ainsi que le grand roi Henri, ce profond politique, ce génie si souple et si habile, a pu conquérir, à la tête d'une poignée d'hommes, son beau royaume de France ?... Je veux imiter mon Bearnais ! Je ne me crois pas tout à fait un sot, je sais me retourner, j'entends bien la langue anglaise, et quand j'ai résolu de faire une chose, le diable ne m'en ferait pas démordre !... Je saurai pourquoi le général Wolf resta depuis quinze jours inactif, se contentant de bombarder stupidement une ville sans défense... je saurai quels sont ses projets, comment il espère vaincre M. de Montcalm et entrer à Québec... Mais tout cela, ce sont des paroles inutiles... venons au fait ; tu me disais donc ?...

Le père Joseph, que la verve abondante de Jean d'Arramonde avait un peu étourdi, rassembla ses idées et répondit :

— Ce sera un grand souper ce soir, car tandis que les pauvres gens de Québec mangent une once de pain par jour et un morceau de cheval coriace, ici, ces messieurs ne se refusent rien... Pierre Dargonno a promis que son neveu Nicolas, un jeune homme à peu près de votre âge, viendrait aider les gens du général.

C'est entendu et compris, dit d'Arramonde ; je prendrai la place du neveu Nicolas : conduis-moi chez le forgeron.

— Pas encore, s'il vous plaît, monsieur, dit le père Joseph en souriant. Il est à peine cinq heures du matin et le souper est pour six heures du soir.

— C'est vrai. Eh bien ! je vais aller flâner dans le village ; je reviendrai tout à l'heure déjeuner avec toi... Tu me présenteras à ton ami et nous prendrons nos mesures pour ce soir.

Jean d'Arramonde était enchanté du nouveau rôle qu'il jouait. Après la vie accidentée qu'il avait menée pendant deux mois dans les bois et dans les prairies, l'existence monotone du camp lui avait semblé insupportable.

Gaston de Saint-Preux l'avait quitté depuis quelques jours pour aller prendre le commandement d'un poste situé près de l'anée du Foulon, au sud de Québec, et destiné à garder cette partie de la côte, où les Anglais auraient pu facilement débarquer.

D'Arramonde s'ennuyait et, pour se distraire, il avait demandé à M. de Montcalm l'autorisation de tenter une reconnaissance dans les lignes anglaises.

Le général français avait accepté avec plaisir les offres de service de l'aventureux jeune homme, qui s'était mis aussitôt en route après avoir changé de vêtements et s'être concerté avec son ancien ami M. de Frontenac, qui connaissait admirablement tout le pays voisin de Québec.

Jean d'Arramonde employa cette matinée à étudier la disposition du camp anglais, placé parallèlement à celui des Français dont il était séparé par la rivière Montmorency.

Il ne put pénétrer dans ce camp ; mais d'après le nombre des tentes et des abris de feuillage il calcula que les troupes anglaises débarquées sur ce point devaient comprendre environ dix mille hommes, c'est-à-dire qu'elles étaient trois fois supérieures en nombre à la petite armée de M. de Montcalm.

Il constata en outre avec un amer chagrin que, tandis que les héroïques soldats de Montcalm manquaient de vivres, de vête-

ments et de souliers, grâce à l'indifférence ou à la scélératesse des intendants, les soldats anglais, bien équipés, lions nourris, semblaient à peine se ressentir des fatigues de la traversée et du débarquement.

A midi, Jean d'Arramonde revint à l'auberge de l'Ange-Gardien. Il traversa la salle basse, remplie d'Anglais déjà ivres et monta à la petite chambre où le père Joseph et son ami Dargonne le forgeron l'attendaient.

Il fut convenu que le soir, vers cinq heures, Jean d'Arramonde, prenant le nom et le costume de Nicolas Dargonne, le neveu du forgeron, viendrait aider à servir le repas que le général Wolf offrait à ses officiers.

— Je vous souhaite de réussir dans ce que vous désirez, monsieur, dit le brave forgeron en secouant la tête ; mais ces gens-là se défont diablement de nous, et je doute qu'ils parlent tant que vous serez là.

— Bah ! je leur servirai si souvent à boire qu'il faudra bien que leurs langues se délient... Ah ! si j'avais quelques bouteilles de jurançon, je saurais vite le fond de leur pensée !... Voilà un vin qui a vite raison des boudeurs !..... Notre roi Henri qui, grâce à mon grand-père, en avait bu avant de goûter le lait de sa nourrice, a parlé deux mois plus tôt que les autres enfants de son âge... et je puis dire que depuis il n'a pas démenti ce brillant début !...

VIII

JAMES WOLF.

Vers quatre heures, Jean d'Arramonde sortit de l'auberge de l'Ange-Gardien et suivit le forgeron Dargonne :

— Réfléchissez bien, mon ami, dit-il en route au brave Canadien. Le service que je vous demande peut vous exposer à de grands dangers. Les Anglais me fusilleront certainement s'ils découvrent qui je suis, mais ils pourront vous faire à vous aussi un mauvais parti.

— C'est tout réfléchi, mon officier, répliqua le forgeron avec fermeté. Nous sommes seuls au monde, ma pauvre femme et moi... croyez-vous que nous ne donnerions pas bien notre maison, notre vie même pour aider M. de Montcalm à débarrasser le pays de ces maudits Anglais ?... Vous n'avez pas de remerciements à me faire ; tous les Canadiens agiraient comme moi à ma place. Si jamais vous retournez en France, vous pourrez dire au roi qu'il a ici de bons sujets, bien dévoués...

Le brave forgeron poussa un soupir sans achever sa pensée.

Arrivé chez lui, Pierre Dargonne présenta d'Arramonde aux gens du général anglais en leur disant que c'était là le neveu dont il leur avait parlé et qui devait les aider à préparer le souper.

Jean d'Arramonde se mit à la besogne avec un entrain qui émerveilla le brave forgeron.

Il espérait bien qu'on aurait encore besoin de ses services au moment du repas et qu'il pourrait assister ainsi à la conversation des convives.

Mais lorsque les préparatifs du souper furent terminés et la table dressée, les deux grands valets du général lui firent comprendre par signes — car il feignait de ne pas comprendre l'anglais, que son aide était désormais inutile et qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Mais d'Arramonde n'entendait pas que les choses se passassent ainsi.

Profitant d'un moment où les domestiques du général anglais étaient occupés à la cuisine, où ils faisaient tourner la tête à la pauvre Marie Dargonne, la femme du forgeron, il remonta doucement l'escalier en bois qui conduisait au premier étage, entra dans la salle où le souper devait avoir lieu et alla se poster derrière un haut dressoir chargé de plats d'étain. A travers les planches disjointes qui formaient le fond de ce dressoir, il pouvait tout voir sans être vu.

Enfin, lorsque six heures sonnèrent à l'église du petit village de l'Ange-Gardien, une dizaine d'officiers anglais vinrent prendre place autour de la longue table, en faisant craquer sous leurs lourdes bottes les solives du parquet.

Au milieu de la table, entre un gros colonel au visage haut en couleur et un grand major de cavalerie au profil dur et anguleux, se tenait un jeune homme de trente-trois ans à peine, pâle et chétif.

Ce jeune homme était James Wolf, le commandant en chef de l'armée qui envahissait le Canada.

Cette physionomie froide et austère, animée par le feu intelligent de deux yeux ardents, captiva puissamment l'attention de Jean d'Arramonde.

Le matin même, il n'avait eu qu'un sourire de mépris pour l'artillerie formidable et les forces puissantes accumulées dans le camp anglais ; il savait que l'armée aguerrie de M. de Montcalm pouvait lutter avec avantage contre le nombre. Mais l'aspect de ce visage pâle et résolu, où se lisait une volonté implacable, un enthousiasme froid et pénétrant, lui fit éprouver une impression singulière ; une sorte de pressentiment triste lui serra le cœur et, pour la première fois, l'incébranable confiance qu'il avait dans l'armée française, dans M. de Montcalm et dans lui-même recut comme une faible secousse.

Le général anglais parlait peu ; il semblait absorbé par ses pensées. Il laissait les officiers qui l'entouraient discuter les événements de la campagne, regretter que le bombardement auquel la ville de Québec était soumise depuis huit jours n'eût pas encore amené la reddition de la place et s'emporter contre l'inaction de M. de Montcalm qui, bien fortifié dans son camp retranché de Beauport, répondait par un profond dédain aux manœuvres savantes tentées par les Anglais pour le faire sortir de ses lignes.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

X

Robert garda un instant le silence.

— J'étais tout prêt à remplir des fonctions de trésorier ou de secrétaire, et à contribuer, selon mes modestes ressources, à la nouvelle fondation, dit-il un peu froidement ; mais si je vous comprends bien, il s'agit d'entendre des conférences religieuses, de passer un certain nombre de soirées dans un milieu grossier, de se faire même professeur de mathématiques élémentaires ou de...

— Ou de dessin, dit Gabrielle d'un ton demi-enjoué, demi-sérieux.

— Il se tourna vivement vers la jeune fille, dont les yeux étaient fixés sur lui avec une attention un peu inquiète.

— Vous demandez d'être utile, dit-elle doucement, voilà une occasion qui se présente de faire du bien et de remplir la grande loi de la charité envers le prochain, non-seulement en donnant de l'argent, mais, ce qui est autrement méritoire en prodiguant votre temps, vos talents, en vous « dévouant, » en un mot.

— Mais ce n'est guère amusant de se trouver en contact avec ces gens-là ! dit Robert légèrement ébranlé.

— En êtes-vous encore à penser que la vie doit être « amusante ? » s'écria presque involontairement la jeune fille, que de secrets soucis et des peines intimes avaient depuis longtemps initié au sacrifice. Qu'importe le plaisir où l'ennui, si une œuvre haute et utile s'accomplit !...

Puis tout à coup, voyant les yeux de Robert fixés sur elle avec une certaine surprise, elle craignit d'avoir été trop loin, et reprit en rougissant :

— Je m'occupe de ce qui ne me regarde pas ; il ne m'appartient pas de donner de conseils à personne ; mais je désire tant voir se fonder cette œuvre et lui voir assuré le dévouement de gens éclairés !... Les ouvriers de la manufacture n'ont pas tous un bon esprit... Peut-être le problème social qui agite notre pays tout entier sera-t-il résolu le jour où les distances se rapprocheront, non dans une égalité chimérique, mais dans l'étroite d'une charité généreuse, — le jour où, se voyant de plus près, les diverses classes perdront leurs préjugés les uns contre les autres... Cela arrivera-t-il bientôt ? Dieu donnera-t-il un prompt succès au grand mouvement catholique qui s'opère de nos jours ? Il est beau de s'essayer à cette tâche sublime, et, qu'il nous soit ou non donné de recueillir ici-bas la moisson, prodiguons sans compter, les uns la prière, les autres la sueur... Dieu n'exige pas la réussite, mais l'effort ; et dans notre magnifique communion chrétienne, rien n'est perdu, — pas un soupir, pas une larme, ni pour nous ni pour les autres !

Il y avait une attraction irrésistible dans l'enthousiasme de cette jeune fille. Elle s'animait rarement : elle n'avait pas pris l'habitude de cette exagération de paroles et de cette excitation fébrile qui sont aujourd'hui de mise chez un grand nombre de femmes : mais quand une pensée généreuse colorait son visage et faisait briller son tranquille regard, on se sentait entraîné par l'élan de ce jeune cœur, si droit et si pur.

— Allons dit enfin Robert, ce n'est pas la première fois, mademoiselle, que vous battez à plate couture mes raisonnements égoïstes. Dès ce soir, ajouta-t-il en riant, je cours annoncer à Olivier le succès de ses recruteurs.

— C'est bien, cela, monsieur Robert, dit Julie avec chaleur. Allons ! nous ferons quelque chose de vous !

Gabrielle avait repris son ouvrage. Elle ne dit pas une parole, mais le léger éclat de ses joues révélait une joie profonde et recueillie.

XI

— Ainsi, Gabrielle, tu me condamnes au voyage de Marsay à la gare ?

— Si cela ne vous fatigue pas trop, cher père. Ma cousine sera si contente de trouver un visage ami en descendant de wagon ! Soyez tranquille ! je vous préparerai un petit déjeuner bien confortable pour votre arrivée !

— Mais alors, il faut que je parte à six heures du matin ?... C'est affreux, tout simplement ; j'aurai la migraine tout le reste de la journée.

— Voulez-vous que j'y aille ?

— Ah ! non, par exemple ! Il ferait beau te voir courir les routes ! J'irai, non pas pour ta cousine, mais pour toi. A te vrai dire, si j'ai cédé à cette fantaisie, et si j'ai consenti à la recevoir ici, c'est surtout pour te procurer un peu de distraction ; ta vie n'est pas gaie, ma pauvre enfant !

— Oh ! mon père, ne pensez pas à moi ; je suis, je vous l'assure, très heureuse !... Et vous vous colombiez ; vous avez un trop excellent cœur pour n'avoir pas pris en pitié l'isolement d'Andrée.

— Du cœur ! dit le colonel, regardant sa fille avec une certaine émotion ; ah ! mon enfant, sous ce rapport, tu ne le cèdes à personne ! Je n'oublierai jamais le sacrifice que tu as accompli pour moi ; la journée d'hier me laissera un précieux souvenir. Je suis un heureux père, Gabrielle ; seulement, je regrette pour toi...

— Ne regrettez rien ! interrompit vivement la jeune fille ; j'ai été trop récompensée de ce que vous appelez un sacrifice par cette larme que j'ai vue dans vos yeux, je n'ai fait que remplir un devoir, mon bon père.

Une sorte d'embarras mêlé d'attendrissement se peignit sur le visage du colonel ; mais cette expression s'effaça rapidement pour faire place à son insouciance ordinaire.

— Oui, reprit-il, tu as bien agi, je le répète, et je suis heureux d'être délivré de cette épée de Damoclès, figurée par les menaces d'un homme grossier... Et puis, ma fille, tu as travaillé pour toi ; la maison qui doit t'appartoir est désormais dégrévée, et...

— Oh ! ne parlez pas ainsi ! s'écria Gabrielle. Ne faites jamais illusion à un si douloureux avenir ! Vous jouirez longtemps encore, pour mon bonheur, de tout ce qui est à vous... Venez voir la chambre d'Andrée, mon père ; vous me direz s'il y manque quelque chose.

Avec quel soin, quel tendresse, et aussi avec quel goût Gabrielle avait préparée cette petite chambre !

De gros nœuds de ruban retenaient les frais rideaux de mousseline au-dessus desquels elle avait drapé, en guise de lambrequins, des écharpes orientales. Le colonel avait jadis consacré des sommes considérables à l'achat d'objets de ce genre, que cependant, jusqu'à l'arrivée de Gabrielle, nul n'avait songé à utiliser. Elle avait recouvert fort adroitement un petit pouf et deux chaises fanées, à l'aide d'un tissu en poil de chameau, lamé d'argent. Des nattes tenaient lieu de tapis ; la toilette était voilée de mousseline, le petit bureau chargé de « bibelots » curieux, et, ainsi arrangée et parée de fleurs, la chambre d'Andrée offrait un aspect aussi riant que confortable.

Tous ces préparatifs avaient eu un témoin.

Robert gardait sa persienne entr'ouverte, mais si peu, que sa présence n'était guère soupçonnée. Aussi avait-il pu suivre les évolutions de Gabrielle dans toute la maison, admirant le courage avec lequel elle s'asseyait ensuite près de sa fenêtre pour tirer l'aiguille, sans souci de la fatigue et de la chaleur.

Le lendemain matin, il l'aperçut encore dans la petite cuisine du rez-de-chaussée ; la rue était si étroite qu'il distinguait la pâte jaune qu'elle pétrissait de ses petites mains enfarinées. Un peu plus tard, elle parut à plusieurs reprises à la fenêtre, guettant l'arrivée de la voiture.

Elle était plus rose que de coutume ; une vive émotion semblait l'agiter ; on devinait l'impatience chez cette nature contenue ; elle avait hâte, en effet, de connaître cette parente en qui elle espérait rencontrer une amie, et qu'elle se proposait généreusement de soutenir dans toutes ses épreuves.

Jusqu'à là, elle n'avait eu de rapports intimes avec aucune personne de son âge. Cependant, il y avait dans son jeune esprit une sève qu'elle ne songeait point à épancher avec madame de Kersall ou mademoiselle de la Morlière. La première concentrait toutes ses aspirations dans sa chère famille ; son sentier était depuis longtemps tracé, et hors de ce cadre délicieux, elle ne trouvait ni intérêt ni plaisir. Sa tournure d'esprit, d'ailleurs différait complètement de celle de la jeune fille. Julie s'en rapprochait davantage, malgré la différence des années ; mais il existait pourtant entre elles un abîme que la conformité de principes et de principes et de goûts ne pouvait combler : l'une avait presque vécu, l'autre, commençait à vivre ; la vieille femme n'avait plus ici-bas que des souvenirs, ses espérances se tournaient toutes vers le ciel, ses perspectives étaient fermées du côté de la terre ; la jeune fille, si raisonnable qu'elle pût être, sentait s'agiter en elle ce désir de honneur qui, bien que contenu dans les limites de la résignation chrétienne, lui faisait attendre vaguement des jours heureux, fussent-ils en petit nombre. Elle n'était pas romanesque ; elle connaissait trop les soucis, les labours matériels, pour pouvoir considérer la vie comme une fête, ou même comme un repos ; mais dans sa force, sa jeunesse avait l'instinct du bonheur dans le travail, du calme dans le combat, et son esprit était assez imprégné de poésie, — une poésie saine et vaillante, — pour parer de fleurs l'austérité de sa tâche.

Tous les sentiments intimes et purs de son cœur, elle éprouvait le besoin de les confier à une amie qui, jeune et courageuse comme elle, la soutint dans ses inquiétudes, ranimât parfois sa gaieté. Andréo serait-elle cette amie, cette sœur ? Allaient-elles former un de ces liens puissants qui peuvent devenir un appui aussi bien qu'une douceur, et qui sont si purs que la mort elle-même ne les dénoue pas ?...

Elle songeait à tout cela, tandis qu'elle attendait avec une sorte d'angoisse l'arrivée des voyageurs. Plus d'une fois elle prit le battement précipité de son cœur pour le bruit lointain des roues. Enfin, cet antique omnibus apparut au haut de la rue... Il descend la pente glissante, — il s'arrête devant la maison. Le colonel en sort, droit, encore lesté, élégant et correct dans sa redingote d'été, et, s'appuyant légèrement sur sa main, Andréo saute à son tour sur le pavé. La porte est ouverte, Gabrielle s'y tient, tout émur, et un sentiment mêlé de surprise et d'admiration s'empare d'elle en se voyant pressée dans les bras de cette grande jeune fille, si belle, si fraîche, si vivante, à laquelle son costume gris savamment drapé, son chapeau de voyage et son voile de tulle blanc forment une toilette d'une élégance suprême dans sa simplicité.

— Ma chère Gabrielle !... Il est inutile que votre père me présente à vous, n'est-ce pas ?... Quel plaisir de faire votre connaissance ! Vous m'avez écrit une charmante lettre... Oh ! mon oncle, pardon ! je vous laisse tous mes paquets...

Et elle prit vivement des mains du colonel son ombrelle et son sac de voyage.

— Gabrielle, dit M. Bausset, embrassant sa fille qui s'était avancée vers lui, conduis ta cousine dans sa chambre ; puis, dès qu'elle sera prête, nous déjeunerons, n'est-ce pas ? Je me sens un superbe appétit.

— Ceci ne m'étonne pas ! s'écria Andréo, lui tendant la main. Un voyage si matinal ! Ah ! je vous cause un grand dérangement, je le crains.

— Non, oh ! non ; je suis si heureuse de vous voir ! dit Gabrielle, encore intimidée par sa brillante cousine. Venez vous reposer un instant avant le déjeuner.

Tout en parlant, elle la précédait dans l'étroit escalier, et l'introduisait dans la petite chambre.

— Quel joli nid ! Quoi ! ce délicieux réduit est pour moi !... Des fleurs partout... moi qui les adore ! Et ces étoffes lamées !... Que c'est original ! Mais vous avez du goût comme une Parisienne ! dit Andréo, parcourant son nouveau gîte d'un air satisfait, attachant ensuite sur Gabrielle son regard à la fois velouté, caressant et scrutateur.

— Je suis enchantée que votre chambre vous plaise, répondit la jeune fille avec son plus doux sourire, et j'espère que vous y resterez le plus longtemps possible. Vous voici chez vous, je vous laisse, et reviendrai vous chercher dans quelques minutes.

— Pas lu tout ! Je ne veux pas que vous vous en alliez, je suis trop pressée de faire votre connaissance ; et d'ailleurs, je réparerai bien en votre présence le désordre de mes cheveux. Ce ne sera pas long ; il ne faut pas que votre père attende.

Tout en parlant, elle ôta son chapeau et son manteau, laissant ainsi voir à grâce de sa taille et la richesse de sa chevelure noire.

Elle inonda l'eau fraîche son visage, qui parut redoubler d'éclat, et tout en arrangeant ses boucles, elle se tourna vers Gabrielle, et la poussa en riant vers une chaise.

— Mettez-vous là, dit-elle, et laissez-moi tout d'abord vous dire combien vous êtes jolie. Savez-vous que vous êtes ce qu'on appelle une personne « distinguée ? » Je connais des femmes très titrées qui envieraient votre teint blanc, ces grands yeux à cils bruns, si calmes, et la nuance douce de vos cheveux !... Votre père est charmant au si, quoiqu'il n'y ait entre vous aucune ressemblance ; mais quel es belles vieilles manières il a ! C'est tout à fait la courtoisie d'autrefois... Et comment passez-vous votre temps dans ce pays-ci ?

— Je crains que vous ne trouviez les journées un peu longues, dit Gabrielle en souriant. Il faut absolument savoir se suffire, à Marsay. Pourtant, nous avons d'excellents amis, mais nos distractions sont paisibles... Je lis, je travaille, je dirige la maison.

— C'est cela, une vie de... Comment appelez-vous ces maisons qui étaient jadis des espèces de couvents ?... Ah ! les béguinages ! Marsay est quelque chose comme cela, n'est-il pas vrai ?

— Peut-être, répondit Gabrielle en riant. Nous vous paratrons, je le crains, bien monotones et bien rustiques.

— Pas vous, en tout cas, ma chère... Dites-moi, voyez-vous quelquefois ce jeune homme qui est l'ami des Dornier ?

— M. Varcy ? Oui, il vient ici toutes les semaines.

— Ah !... il est fort bien ; les Dornier disent qu'il a de l'esprit. Il n'a donc pas encore trouvé son héritière ?

— Quelle héritière ? demanda Gabrielle avec quelque surprise.

— Vous ne savez pas ?... C'est juste, il ne vous l'aurait pas dit. Apprenez donc qu'il ne rêve que quitter le béguinage ; et pour cela, il a imaginé d'épouser quelque centaines de mille francs, si toutefois cette espèce de « parti » existe dans votre pays.

Une légère teinte rose colora les joues de Gabrielle.

— J'ignorais l'ambition de M. Varcy... Voulez-vous descendre dans la salle à manger ?

— Très-volontiers ; montrez-moi le chemin, je vous prie... Et vous dites qu'il vient souvent chez vous ?... Est-ce que je devine ?... Comme vous rougissez !... Il ne vous a pas demandée en mariage ? Vous êtes, après tout, l'héritière de... pardonnez-moi une vieille habitude, mais mon père l'appelait toujours Harpagon.

— Oh ! Andréo !...

C'est tout ce que put dire Gabrielle. Les paroles de sa cousine avaient peut-être fait gémir dans son cœur une corde intime et scordée. En tous cas, quelque chose la choquait dans cette manière de s'exprimer, et Andrée s'aperçut immédiatement qu'elle avait, pour une raison ou pour une autre, blessé sa jeune parente.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit-elle d'un ton caressant, entourant de son bras la taille de Gabrielle. Je suis habituée à dire tout ce qui me passe par la tête, et mes amis n'y attachent aucune importance. Regardez-moi, afin que je voie bien si vous n'êtes pas fichée.

— Gabrielle leva sur elle ses yeux tranquilles, et lui sourit doucement. Non, elle, ne lui en voulait pas ; mais au fond de son cœur, il y avait une goutte d'amertume.

Elle repoussa la pensée qui, malgré elle, venait l'obséder.

— Est-il possible qu'on puisse se marier pour de l'argent quand on n'a pas l'âme vile ?... se demandait-elle.

Le colonel, debout près de la fenêtre de la salle à manger, tambourinait sur la vitre. Il s'avança au-devant de sa nièce, qui lui tendit sa belle main avec un sourire.

— Jo vous ai fait attendre ? Cependant, je me suis bien hâtée, demandez à Gabrielle.

Tout en se dirigeant vers la place qui lui était désignée elle faisait d'un regard rapide, l'inventaire de la petite salle à manger.

— Attendez-vous quelque chose, mon père ? demanda Gabrielle, voyant que son père ne se servait pas.

— Mais n'as-tu pas fait venir des huitres pour ce matin ?

La jeune fille rougit.

— En auriez-vous désiré ?

— Oui, répondit-il d'un ton légèrement fâché, pour ta cousine ; tu aurais dû penser à cela, Gabrielle.

Elle ne répondit rien, la pauvre fille ; seulement elle se demanda avec angoisse comment, n'ayant plus sa petite rente, elle réussirait à pourvoir de mets recherchés la table de son père ; car le colonel, bien que déchargé des intérêts hypothécaires, n'avait pas parlé d'augmenter la somme qu'il remettait à Gabrielle pour les dépenses du ménage.

Andrée intervint avec son tact féminin.

— Si vous ne parlez que pour moi, mon oncle, dit-elle, Gabrielle semble avoir deviné mon peu de goût pour ses mollusques, parfaitement insipides, à mon avis. Mais voici du beurre comme on n'en voit guère à Paris, et je gage que ces œufs sont tous frais pondus. Je me sers donc, sans façon... Avez-vous ici de jolis environs ? demanda-t-elle aussitôt.

— Charmants ! répondit vivement le colonel. Vous verrez que le Bocage justifie son nom. Il ne nous manque qu'une chose : le voisinage de la mer.

— Oh ! la mer !... C'est ma passion ; les seuls bons moments de ma vie chez madame de Maurel étaient nos quelques semaines de séjour à Dieppe.

Gabrielle leva sur elle un regard sympathique.

— Oui, dit-elle, c'est un spectacle dont on ne se lasse jamais, — toujours changeant, toujours nouveau ; cette immensité, cette solitude..

— Ces bains de mers sont si amusants ! interrompit Andrée, s'adressant au colonel. Vous ne pouvez vous figurer les types qu'on y rencontre, les modes qu'on y inaugure ; et puis, une telle gaieté, une telle facilité à lier connaissance !

— J'ai fait deux saisons à Dieppe il y a une douzaine d'années, répliqua le colonel, dont l'œil s'anima. J'étais avec des

amis... Je n'avais pas voulu emmener ma femme, — vous savez, elle n'était pas habituée à ce genre de société ; beaucoup de choses l'auraient choqué au Casino. Ah ! quels pique-nique charmants !... Je me souviens surtout d'un certain dîner sur les rochers de... de... enfin, peu importe. Chacun de nous avait versé cinquante francs, les vins étaient exquis.

Le colonel était lancé ! Il raconta ses voyages, ses parties, causa de Paris comme quelqu'un qui y a fréquenté tous les lieux de plaisir. Andrée lui donnait la réplique avec animation, tandis que Gabrielle écoutait sans rien dire, trouvant une étrangeté un peu choquante aux allures de cette jeune fille qui connaissait tous les théâtres, qui donnait son avis sur n'importe quel sujet avec une assurance parfaite.

Faut-il le dire ? Elle lui en voulait presque d'avoir mis la conversation sur un terrain de ce genre. Pour la seconde fois, son père lui apparaissait sous un jour moins favorable, le prodigue, l'homme de plaisir se révélait vaguement à elle, et pendant que le colonel énumérait avec une sorte de fanfaronnade ses voyages, ses dépenses, les restaurants où il dînait à Paris, les fournisseurs auxquels ils s'adressait, elle revoyait, dans un lointain presque effacé, les larmes silencieuses de sa mère. Lorsque les congés de semestre le ramenaient d'Afrique en France, sous prétexte de santé, allait aux eaux en vogue, et faisait à Paris des séjours prolongés en vue de son avancement, disait-il. Sa pauvre femme n'avait jamais suspecté l'excellence de ces raisons ; elle s'attristait seulement d'absences si fréquentes. Maintenant, Gabrielle se demandait malgré elle si le colonel n'avait pas recherché avant tout son propre plaisir, et dissipé pour lui seul sa fortune. Non qu'elle doutât encore de son cœur ! Mais il était déjà si dur de douter de sa sagesse !

Elle rendait Andrée presque responsable de cette espèce de révélation, et la jeune Parisienne s'aperçut de son silence.

— Je crois que nous scandalisons Gabrielle, dit-elle en souriant.

— Bah ! Gabrielle a vu le monde ; elle a passé deux ans à Nantes, où la société est nombreuse.

— Mais gourméo peut-être ? insinua Andrée. Allons, chère mignonne, ne prenez pas cet air grave parce que j'ai vu la « Belle Hélène, » la « Fille de Madame Angot » et autres monstruosité de ce genre. Jo ne choisissais pas mes spectacles, j'étais la « chose » de ma « maîtresse... Ce mot vous choque, ma chère ?... Cependant c'est bien une servitude que j'ai subie pendant trois ans. Madame de Maurel m'emmenait partout, parce qu'elle avait besoin de moi comme de son chapeau ou de son flacon. Au théâtre, ne lui étais-je pas nécessaire pour lui chercher « l'Entr'acte » ou courir lui acheter des marrons glacés ? Avais-je des yeux ou des oreilles pour autre chose que son service ? J'étais pour elle une machine sans âme ; voilà pourquoi j'ai vu des pièces et lu des livres peu faits, je l'avoue pour une jeune fille.

Ce plaidoyer habile émut Gabrielle, bien qu'il blessât son sens d'inflexible droiture.

— N'avez-vous donc pas cherché une position plus convenable ? demanda-t-elle en hésitant un peu ; n'auriez-vous pas préféré élever des enfants ?

— Je déteste les enfants, dit Andrée d'une voix sèche.

Et, s'apercevant de la surprise qu'exprimait le visage de sa cousine, elle reprit plus doucement :

— Je veux dire comme institutrice. Naturellement, si j'en avais à moi, je les adorerais.

Gabrielle lui tendit la main.

— Pauvre Andrée ! dit elle, je devine que vous avez dû beaucoup souffrir !

Andrée ne répondit rien, mais ses yeux lancèrent un feu sombre, et sa bouche se plissa sous l'empire d'un amer ressentiment, au souvenir des humiliations subies, et surtout peut-être de la déception suprême de son ambition. C'était cependant un secret qu'elle gardait au plus profond de son cœur ; mais tout ce qui le lui rappelait réveillait sa colère, et le colonel, qui redoutait les émotions désagréables, se hâta de reprendre la conversation, pour couper court aux plaintes qu'il craignait d'entendre.

L'éclair du regard d'Andrée s'éteignit aussitôt, sous l'effort d'une volonté puissante, et quand elle parla, sa voix reprit son inflexion harmonieuse, ses yeux leur éclat velouté.

— Vous avez raison, mon oncle, dit-elle, parlons d'autre chose, je veux me distraire de tout ce passé auprès de vous. Dépeignez-moi donc toutes les personnes que je vais voir, ce sera beaucoup plus amusant.

Le colonel, enchanté, commença aussitôt une série de portraits fantaisistes où se déployait sa verve moqueuse, et Gabrielle rectifia plus d'une fois, tout en souriant malgré elle, certains traits trop chargés. Andrée riait aux éclats, et quand on se leva de table, le colonel lui déclara qu'ils seraient les meilleurs amis du monde, et qu'il regrettait de ne l'avoir pas connue plus tôt.

— Allez vous habiller toutes deux, ajouta-t-il ; nous allons montrer à Andrée l'église et les Allées... Comment donc les appelez-vous tout à l'heure ?

— Sépulcrales, dit en riant la jeune fille ; c'est toujours ainsi que je les désigne.

Quelques instants après, Gabrielle, seule dans sa chambre et mettant devant la glace son petit chapeau de paille orné de marguerites, se posait, toute rêveuse, cette question :

— Me plaît-elle ?...

Mais elle ne put arriver à définir sa première impression.

— Entrons-nous chez mon frère ? demanda le colonel, lorsque, après avoir fait le tour de la ville, on se retrouva sur la place.

— Non, pas maintenant, dit vivement Andrée, qui venait d'écouter une longue diatribe sur le caractère défiant et égoïste de Charles Bausset, je me sens fatiguée, et tout ce que vous me dites là n'est pas de nature à me donner de la patience...

— Soit, rien ne presse, je vous conduirai chez lui demain.

— Voulez-vous me montrer sa maison ?

— La voici, dans ce coin... ce vieux toit penché.

— Ah !... C'est encore plus noir et plus laid que je ne le croyais. Quelle différence avec le nid charmant que vous a organisé Gabrielle !...

Quelques minutes après, ils rentraient, et Andrée, tout en montant à sa chambre, insista pour qu'on ne dérangeât rien à cause d'elle.

— Je crois que je vais dormir un peu, dit-elle ; ne vous croyez donc pas obligés de me tenir compagnie.

— Je vais lire les journaux au café, dit le colonel.

— Et moi je vais donner mes instructions à Marianne, dit Gabrielle en souriant.

Un quart d'heure après, elle quitta la cuisine, et, remontant dans sa chambre, elle prit sa broderie, bien qu'un peu de fatigue se lût sur ses traits. Son aiguille allait vite, et ses pensées étaient en proie à une certaine agitation.

Jusqu'ici, Andrée restait une énigme pour elle, l'attirant et la repoussant tour à tour, mais l'intimidant, à coup sûr. Elle sen-

taut vaguement qu'il y avait entre elles trop de dissemblances pour que son doux rêve d'amitié pût se réaliser, et cette déception lui causait une impression de tristesse. Il y a des jours « gris » dans l'existence, Gabrielle le pensait en ce moment, et cette journée, commencée dans l'espoir et les joyeux préparatifs, se terminait, ainsi qu'il arrive trop souvent en ce monde, par un désappointement intime.

Cependant, son ouvrage avançait rapidement, et le temps se passait ainsi, sans qu'elle eût fait un mouvement, de peur de réveiller sa cousine, lorsqu'un léger coup fut frappé à sa porte. Elle cacha précipitamment sa broderie dans une corbeille, et au même instant, Andréo se montra sur le seuil, prêt à sortir, et achevant mettre ses gants.

— Désirez-vous faire une autre promenade ? dit vivement Gabrielle ; je suis à vos ordres, vous le savez.

— Non, non, ma chère, je ne veux vous déranger à aucun prix. J'ai réfléchi que, si maussado quo soit l'oncle Charles, il vaut mieux mettre les convenances de mon côté, et lui faire ma visite sans retard... J'irai seule, je sais où il demeure... Je vous en prie, ne vous gênez en rien pour moi, d'ailleurs, je veux apprendre à me diriger dans les rues de la ville. Je serai ici tout à l'heure, à bientôt !

Elle embrassa Gabrielle, et, sortant aussitôt, se dirigeant vers la place, et sonna à la porte de M. Bausset.

Catherine n'était ni leste, ni prévenante. Comme elle ne se hâtait pas d'accourir, Andréo agita plusieurs fois le vieux fil de fer rouillé.

Elle ne se laissa pas effrayer par la figure rébarbative et courroucée qui s'offrit enfin à ses yeux.

— M. Bausset.

— Monsieur est occupé et ne reçoit personne.

— Oh ! je ne suis pas « personne », répliqua Andrée en riant. J'ai meilleure mémoire que vous, ma bonne, et je me rappelle aussi bien votre figure que vos crèmes au chocolat. Allons, laissez-moi entrer, je ne vous tourmenterai plus comme jadis. Est-ce que vous ne reconnaissez pas la petite Andrée ?

— Pas possible ! si grande que cela ?

— Je ne suis pas tout à fait aussi grande que vous, Catherine ; savez-vous que vous étiez une très belle femme ! Je pensais vous trouver mariée.

Un rire muet accueillit ces paroles. Mais si vieille et si laide qu'elle soit, une fille d'Ève est toujours sensible à la flatterie, et Andrée constata que les traits osseux de la servante se détendaient légèrement.

Elle passa sans façon.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

☛ Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : “ Feuilleton Illustré, Boite 1066 B. P.”

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL